

Parisien depuis 1939, - il travailla même quelque temps chez Renault, parfaitement - Brassens a beaucoup flâné dans la ville. Quelques unes de ses chansons ont l'accent du 14<sup>e</sup>. "**Les amoureux des bancs publics**" est de celles là. On ne peut imaginer ces bancs ailleurs qu'à Paris. Sous le sigle des regrettés "Allez frères" sont nées depuis toujours de modestes aventures sentimentales. Les amoureux de Brassens ont rarement l'avenir heureux de ceux de Peynet. Ils ont beau s'embrasser "*en s'foutant pas mal du regard oblique des passants honnêtes*", leur amour leur tombera des mains. "Les oiseaux de Paris" de Trenet perdent des plumes sous le ciel de Brassens.

Le sein de la "**Brave Margot**" n'est certes pas celui de Dorine, réprouvé par Tartuffe. Il s'offre à la vue de tous les villageois, facteur, enfants de chœur, gendarmes rescapés d'"Hécatombe". Tableau rustique et fable agreste à elle seule, toute en soleil, en sensualité, la douce, la naïve Margot éclate de santé. Pour cette fois-ci, "*La bergère, après bien des larmes*" se console. Cette amie des bêtes a eu droit à toute la tendresse de son créateur.

Ce n'est pas une pitié de bonne compagnie, celle qu'inspire le malheureux "**Pauvre Martin**". Cette commisération grince fortement des dents. Dans cette chanson essentielle, l'art de Brassens est tout en demi-teintes. En discrétion. Mais d'une efficacité, d'une percussion inégalées. Un seul vers souligne le propos : "*Il retournait le champ des autres*". Sans épiloguer, sans citer des noms de personnes ou de pays, nous tenons "Pauvre Martin" pour la seule chanson révolutionnaire de l'après-guerre. C'est assez dire son importance.

Prostituées, femmes du monde, ménagères, jeunes filles, toutes les femmes sont, pour Brassens, LA FEMME. Cette absence absolue, catégorique de distinction (dans le sens : action de distinguer) est une des originalités marquantes de l'œuvre. "*Qu'elle soit pucelle ou qu'elle soit putain*", rien n'empêchera "**La première fille**" qu'on a prise dans ses bras d'avoir été la première, celle que jamais on n'oubliera. Cela n'est pas de la misogynie ! Le romancier Jean-Pierre Chabrol, à qui Brassens chantaît en tête-à-tête cette chanson en demeurait tout rêveur.

— A quoi tu penses ? fit Brassens.

— A elle. A la première...

Et c'est plus émouvant que la loi de la pesanteur.

Jeanne acheta une cane, pour la manger. Ni elle ni Brassens ne purent se résoudre à la tuer. Elle devint comme une sorte d'animal sacré de la maison et mourut de vieillesse. De cette historiette authentique est née "**La cane de Jeanne**". Elle a rejoint dans le bestiaire des enfants "le petit cheval", se dandinant sur ses vers de six et de deux pieds et rimant riche et savoureux "*Eûmes - plumes*", etc. Jules Renard et Robert Desnos auraient aimé cette sœur de leurs volailles.

C'est un grand gosse qui écrit "**Je suis un voyou**". Le titre, d'abord. Puis cette Margot aux prises avec un amant insupportable et sûr de lui : "*Mais elle m'a laissé faire - les filles c'est comme ça*"; ensuite ses défis à un Bon Dieu qui n'entend rien à l'amour. "Je suis un voyou", c'est la joie de vivre et de faire l'amour chère au cœur de Prévert. Comme toujours chez Brassens le rabat-joie de cette joie survient. Souvent, le plus souvent, c'est le temps. Ici, c'est un mari peint en deux mots : "*triste bigot*". A ce sujet, anecdote : Un Nord-Africain dit à Brassens : "Pourquoi êtes-vous raciste Monsieur Brassens ?" - "raciste ?" - "oui : triste bicot".

Il y eut - qui l'ignore ? - une longue période désargentée dans la vie de Brassens. Notre héros traîna la savate ailée de Mercure avec superbe. A ses tous débuts chez Patachou, la dame du vestiaire lui demanda son pardessus... Brassens s'exclama : "Mon pardessus ? mais je n'en ai pas ! Elle me prend pour un bourgeois !". "**J'ai rendez-vous avec vous**" est un croquis joyeux de cette bohème ensoleillée par un amour. "*La fortune que je préfère - c'est votre cœur d'amadou*." Un souvenir de ces temps-là, que les témoins disent épiques...

Une minute neuf secondes! A la vitesse du vent sur le Pont des Arts, Brassens nous prouve que "**Le vent**" n'existe que pour ennuyer "*les jean-foutre et les gens probes*", à n'en pas douter cousins des "*braves gens qui n'aiment pas que - l'on suive une autre route qu'eux*". Comme il ne prise guère tous ces gens là, il trouve le temps - où ? - de nous en parler deux fois. Ce vent n'est pas gratuit. C'est encore et toujours un vent de fronde.

"*Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare...*" "**Il n'y a pas d'amour heureux**" nous serrait trop le cœur quand Brassens le chantait en scène. Il nous semblait par trop "coller" à ce poème d'Aragon. "Jouait-il, ou pas? A voir ses grands yeux d'écureuil tristes à mourir, on pensait que non." Toujours ce désespoir qui à chaque strophe revenait comme un sombre dimanche : il n'y a pas d'amour heureux. Jamais poème de douleur n'a été mieux chanté. Mais nous le préférons en disque. Autrement, c'est à douter de tout. De tous. De toutes.

"**La Mauvaise herbe**", à sa naissance, ne connut pas un gros succès. On ne comprend le pourquoi. C'est une guerre totale, avouée et déclarée contre une société déshumanisée, qui écrase l'individu sous l'HLM et revêt sa pensée d'un uniforme couleur muraille et grisaille. "*Les hommes sont faits, nous dit-on, pour vivre en bande comme les moutons - Moi, je vis seul, et c'est pas demain - Que je suivrai leur droit chemin.*" Nous ne pouvons nous refuser le plaisir de citer ces vers. Les "*braves gens*" ne semblèrent pas apprécier cette façon de parler d'eux. Brassens n'insista pas. Il "les" aurait, mais par la bande. Il avait voulu, là, recommencer une "Mauvaise réputation". La prolonger. Il n'a pas eu tort. Les mauvaises herbes, comme chacun sait, ont la peau dure. C'était une chanson pour "*Œuvres complètes*".

Le malentendu Brassens a commencé avec "**Le mauvais sujet repent**". Ce malentendu, le voici : d'une part, un public qui décrète avec horreur : "Brassens? que des gros mots". D'autre part, un public qui se poulèche desdits "gros mots" sans voir ce qui les entoure. Enfin, le grand public qui, lui, pas plus bête qu'un autre, entendit clairement ce qu'on lui signifiait, en bref, qu'il était adulte, qu'on pouvait devant lui nommer un chat un chat, soit, mais aussi une rose une rose. Tous les poètes, tous les écrivains français dignes du titre ont eu leur franc-parler et leur verdeur. Si peu de gens les connaissent, est-ce une raison? Qu'ils les lisent! Et qu'ils écoutent Brassens! "*La veillée des chaumières*", "*la Semaine de Suzette*", c'est à côté. Il y a dans cette chanson, en un raccourci fulgurant, toute une tradition poétique : Villon, Saint-Amant, Verlaine, Bruant et autres chantres de la geste éternelle de la fille et du souteneur. Brassens y met son grain de poivre : "*Comme je n'étais qu'un salaud - Je me fis honnête...*". Chanson à carré blanc, chanson capitale : Brassens reviendra sur le sujet.

On pourrait croire qu'il y revient sur le champ avec "**Putain de toi**". Pas si vite. Ce n'est pas au sens de "professionnelle" qu'est employé le "mot". Il ne sert, ici, que d'insulte bénigne, tendre pourrait-on dire. En effet, comme ne l'indique pas son titre, "Putain de toi" est une chanson d'amour, une histoire d'amour plutôt. Un homme vit dans la lune, sème des violettes, chante pour des prunes et tend la patte aux chats perdus. "*Un soir de pluie voilà qu'on gratte à ma porte - Je m'empresse d'ouvrir, sans doute un nouveau chat!*" Tout le portrait de Léautaud, ce garçon. Entre une donzelle qui, d'ailleurs ressemble à un chat, en a la grâce féline. Amour. Et puis l'amour s'en va - il fait rarement des vieux os dans les chansons des poètes - s'en va même jusque dans le lit d'un boucher. Mais s'il reste au délaissé des cornes, il lui reste aussi - on sent que lui demeure le principal - "*ses chansons, et ses fleurs, et ses chats*". On a envie, après Brassens, de vous narrer cette histoire douce-amère. Il est plus simple évidemment de l'écouter...

**René Fallet**